JEAN
JAURÈS

Discours et conférences

Champs classiques

Extrait de la publication

JEAN JAURÈS
Discours et conférences

Citoyens !... L'orateur Jaurès, debout face à l'assistance, marque une courte pause puis s'élance. Sa voix, capable d'emplir les plus vastes édifices, épouse chaque nuance de sa pensée. L'effet d'entraînement sur l'auditoire est immédiat : les témoignages abondent qui décrivent son incomparable éloquence. Mais s'il fut un maître reconnu de la parole, l'élu de Carmaux, fondateur de la SFIO, demeure aussi et surtout, Léon Blum l'a souligné, « un des plus hauts penseurs et un des plus grands écrivains dont la France ait pu s'honorer ».

Qu'il s'agisse de l'homme politique, farouche défenseur de la République et socialiste convaincu, du militant pacifiste, du philosophe ou du poète, ce recueil de discours et de conférences constitue la meilleure approche du « tribun extraordinaire ».

Jean Jaurès (1859-1914), homme politique français, historien et philosophe, est notamment l'auteur de l'*Histoire socialiste de la Révolution française* (Éditions sociales, 1983-1989).

En couverture : Portrait de Jean Jaurès, 1910.
© Rue des Archives/Tal.

Flammarion

11-III N Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

DISCOURS
ET CONFÉRENCES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Jean JAURÈS

DISCOURS ET CONFÉRENCES

Choix de textes et introduction par Thomas Hirsch

Champs classiques

Extrait de la publication

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6293-5

Extrait de la publication

INTRODUCTION

À Joachim,
ce recueil né avec lui
& ce sens de l'avenir.

La légende de saint Jean

« Dès son arrivée, mon grand-père me prenait par la main et se rendait devant la statue de Jaurès sur la place centrale de la ville. Il se décoiffait et, au garde-à-vous, se recueillait longuement. Je voyais les larmes couler sur son visage sec et buriné. Puis, au terme de sa méditation, il m'embrassait et, la voix brisée, me parlait de Jaurès » : le souvenir de René Mauriès, petit-fils d'un ouvrier de Carmaux, est un témoignage parmi d'autres du « culte pieux » qui a entouré la mémoire de Jean Jaurès, « apôtre et martyr de la paix », « prophète », voire « Christ » de la République. « Vers lui, écrivait encore François Crastre en 1931 dans un recueil de discours de Jaurès, comme vers un nouveau messie, est montée la détresse des humbles et elle a réveillé, dans cette âme passionnée "les échos dormants des grandes paroles évangéliques". Tous les errants de la misère humaine sont venus à lui et il les a groupés, réconfortés et introduits dans le paradis perdu de la douceur de vivre. »

La sacralisation du député socialiste, « première victime de la Première Guerre mondiale », selon l'expression consacrée, qui reçoit un hommage unanime à sa mort, et dont la dépouille rejoint le Panthéon dix ans plus tard, en 1924, passe, chez celui qui fut parfois considéré comme son fils

Extrait de la publication

spirituel, Léon Blum, par l'établissement en bonne et due forme de sa « sainteté » : « Jamais, affirmait-il en 1933, à aucun moment, sous une forme quelconque, sa pensée ou son action n'ont été altérées, déviées par l'un quelconque de ces mobiles humains qui, malgré nous, presque à notre insu, pénètrent perpétuellement en nous. Il n'avait pas d'ambition. Il n'avait pas d'orgueil. Il n'avait pas de vanité – c'est infiniment plus rare. Il n'avait pas de besoins. Il était plus juste encore – il l'a montré en maintes circonstances – vis-à-vis de ses adversaires que de ses amis. » Cette sacralisation s'explique d'autant mieux que la vie de Jaurès, né dans le Tarn en 1859, peut épouser sans efforts les contours d'une hagiographie républicaine : Jean Jaurès, ou comment un jeune « paysan », issu d'une très modeste bourgeoisie et s'imaginant receveur des postes, devint, grâce à ses dispositions exceptionnelles et à l'école, normalien, philosophe et député, orateur de génie devant lequel même ses adversaires politiques avouent s'incliner. De là, un nom dont tous les bords politiques semblent pouvoir se réclamer, un nom dont on baptise rues et collèges, boulevards et stations de métro : Jean Jaurès, saint laïque.

Mémoires jaurésiennes

Derrière cette unanimité autour du Jaurès républicain, défenseur de l'école laïque, transparaissent néanmoins des mémoires contrastées, marquées par des divisions, des conflits, des moments. De son vivant déjà, ce socialiste réformiste suscitait des critiques à gauche comme à droite, et ses engagements donnaient naissance à une haine inexpiable, qui conduisit à son assassinat le 31 juillet 1914 par un « nationaliste exalté », Raoul Villain, finalement acquitté au sortir de la guerre. Plus tard, le transfert des restes du grand homme au Panthéon fut le théâtre des divisions d'une gauche qu'il avait tant souhaité

unir : au cortège officiel succéda un défilé communiste, chacun se réclamant du « vrai » Jaurès. L'extrême droite, elle, fit part de son opposition en organisant une contre-manifestation.

Dans les années 1920 et 1930, c'est néanmoins l'image du Jaurès pacifiste qui domine, mais cette référence légitime les récupérations les plus diverses – d'aucuns chercheront même, pendant la Deuxième Guerre mondiale, en pleine Occupation, à en faire un précurseur de la bonne entente franco-allemande. Les appropriations contradictoires de Jaurès sont d'autant plus aisées qu'il n'y eut jamais, à proprement parler, de « jaurésisme ». Comme le notait Madeleine Rebérioux, qui a tant contribué à le faire connaître, Jaurès était « un homme seul, mais que des millions d'êtres humains aimaient ».

C'est à la fin des années 1950, à la veille du centenaire de sa naissance, que le souvenir de Jaurès prend un nouveau visage. Alors que le parti qu'il a contribué à fonder en 1905, la SFIO, est au pouvoir, mais perd pied dans la guerre d'Algérie et cautionne par son silence l'usage de la torture, la figure du Jaurès dreyfusard, « pourfendeur de l'iniquité », défenseur des principes républicains, revêt une actualité nouvelle. Pour une génération intellectuelle – celle, notamment, de Pierre Vidal-Naquet et de Madeleine Rebérioux –, pour des chercheurs et universitaires de gauche, et durant plusieurs décennies, le Jaurès engagé devient un modèle de conciliation entre la parole et l'action, entre la réflexion et la participation à la vie de la cité. La Société d'études jaurésiennes, qui naît en 1959 sous le patronage de l'éminent historien Ernest Labrousse, motive des recherches sur tous les aspects de la vie et de la politique du grand homme, et coordonne la parution d'œuvres qui, si elles ne sauraient être complètes tant Jaurès a écrit, reflètent ses multiples facettes. De sorte que le député de Carmaux présente aujourd'hui le paradoxe d'être un des hommes politiques français les plus étudiés, tout en restant, pour le plus grand nombre, un de ces illustres inconnus dont

Extrait de la publication

on croise certes régulièrement le nom sur les plans urbains, mais dont on ignore le plus souvent la vie comme l'œuvre.

Jaurès orateur

« Quand on l'écoutait pour la première fois, on était d'abord déçu par ses premières phrases. Au début, sa diction était lente, il paraissait chercher ses mots, sa voix était grasseyante, le ton monocorde, le geste gêné… Mais, soudain, la pensée venait, jaillissait, drue, éblouissante. Elle le prenait, le saisissait, l'élevait, vous élevait avec lui, et alors c'était une voix de cuivre qui emplissait les plus vastes édifices et qui s'adaptait en même temps à toutes les nuances de sa pensée : tour à tour ample, caressante, ironique, grondante et vibrante comme le tonnerre. » S'il est un dénominateur commun aux différentes mémoires jaurésiennes, à ses fervents admirateurs comme à ses détracteurs, c'est la reconnaissance de ses exceptionnelles qualités d'orateur. Ses discours et conférences constituent sans doute, pour cette raison, une des meilleures voies d'accès au personnage. Les témoignages, ici celui de Vincent Auriol, abondent pour tenter de décrire sa voix – définitivement perdue car jamais enregistrée –, et l'effet d'entraînement que suscitait l'incomparable éloquence de ce « tribun extraordinaire », qui savait unir la sensibilité du poète à la rigueur logique du philosophe. L'oralité paraissait si prédominante chez lui, que ses proches, tel le philosophe et sociologue Lucien Lévy-Bruhl, en vinrent à dire qu'il écrivait « sous sa propre dictée ».

Jaurès manifesta très tôt son goût pour la parole : la légende rapporte qu'il aimait à essayer sa voix sur le chemin de l'école, au grand étonnement des paysans qui le croisaient. Son goût pour la littérature classique – il confesse, à l'École normale supérieure, un amour pour la littérature grecque, se nourrit de Sophocle, Homère, Thucydide, Démosthène, Plotin mais aussi, côté latin, Cicéron et Virgile –, l'accent

Extrait de la publication

mis, tout au long de ses études, sur la rhétorique, dont il maîtrise les règles, son souci du détail, sa mémoire et son avidité de connaissance, la conviction profonde qui anime son engagement, sa simplicité, sa sincérité, et sa capacité à développer des images évocatrices participent de son talent d'orateur. D'après les témoins, il n'écrivait qu'exceptionnellement ses discours : le plus souvent, il les méditait longuement, en parlait autour de lui, et jetait quelquefois sur le papier, en préparation, quelques notes, un plan, des images. Il maîtrisait néanmoins parfaitement son propos, et si d'aventure un passage venait à manquer dans la transcription recueillie, il était capable de rendre mot à mot son intervention.

Ses contemporains, souvent, le comparaient à Bossuet. Son art oratoire, son lyrisme, pour autant, n'allaient pas sans soulever quelques critiques. Rosa Luxemburg, par exemple, reprochait au tribun socialiste de n'être pas capable de prendre la parole devant la Chambre des députés sans en appeler au ciel et aux étoiles – au soleil ou à l'orage, pourrait-on ajouter, tant ces deux images sont récurrentes dans ses discours. Mais le talent de Jaurès n'avait pas vocation littéraire : ses discours, recueillis, imprimés et diffusés largement, œuvraient d'abord à la propagation de l'idée socialiste ; et, dans une Chambre qui n'était pas ordonnée par des disciplines contraignant les députés à voter conformément à une ligne préalablement définie par les partis, ses interventions pouvaient influencer les votes, voire défaire le gouvernement.

Une parole engagée

Dans son étude sur le Jaurès orateur, Michel Launay rappelle que le verbe de Jaurès concilie poésie et action : « Toute la technique de l'orateur, toutes les beautés littéraires que nous avons découvertes en étudiant les discours de Jaurès ne seraient rien si elles n'étaient mises au service d'une âme

ardente dans la poursuite du vrai et du juste. » De fait, les dix discours et conférences ici réunis, prononcés durant les vingt dernières années de la carrière et de la vie de Jaurès, s'ils forment un portrait qui ne peut être que lacunaire – les multiples engagements de Jaurès auprès des ouvriers en grève, ses interventions dans le scandale de Panamá, contre les « lois scélérates » des années 1890, ou encore contre la peine de mort et la politique coloniale au Maroc manquent notamment à l'appel –, permettent néanmoins de mettre en évidence quelques-unes des facettes de cet « homme-continent » pour reprendre l'expression chère à Madeleine Rebérioux.

Le philosophe, d'abord, qui expose à des étudiants une pensée de l'histoire conciliant le matérialisme de Marx avec un idéalisme dont il ne se départira pas. Le défenseur des paysans, ensuite, qui veille à unir l'ouvrier et le « prolétaire » agricole ; mais encore le dreyfusard ardent, qui entend rappeler la République à ses principes. Le fameux « Discours des deux méthodes » de 1900 incarne quant à lui aussi bien l'originalité du socialisme de Jaurès que sa poursuite constante de l'unité entre les multiples groupes qui se réclament de l'idée socialiste. Le non moins célèbre « Discours à la jeunesse », qui date de 1903, offre pour sa part un condensé de la vision du monde du député de Carmaux. « La paix et le socialisme » (1905), les discours de Bâle (1912) et de Vaise (1914) traduisent sa lutte pour la paix, qui ne sacrifie en rien sa préoccupation pour la défense nationale. « Pour la laïque », autre chef-d'œuvre largement diffusé, discours devant la Chambre de janvier 1910, met en exergue son attention constante pour l'école de la République, tandis que le discours de Nîmes, tenu dix jours plus tard, propose une vue d'ensemble de la situation socialiste en cette année 1910.

La mise en avant du Jaurès orateur, qui justifie la volonté de maintenir, pour cette édition, ses discours dans leur forme

Extrait de la publication

originale et intégrale, a souvent été de pair avec la promotion d'une image œcuménique, et quelque peu affadie, du grand leader socialiste. Mais les discours et conférences présentés ici portent bien la marque de multiples engagements et combats qui ont rythmé la vie du militant Jaurès. Ils permettent aussi de saisir, sous différents angles, la spécificité de son socialisme, entièrement solidaire de sa conviction républicaine. Car si Jaurès est partisan de l'établissement de la propriété collective, seul moyen d'affranchir universellement les hommes, il plaide pour un socialisme réformiste, et ne croit en rien au « grand soir » ou au coup de force d'une minorité organisée, théorisé à la même époque par Lénine. Le socialisme, pour Jaurès, ne saurait advenir qu'en pénétrant l'esprit du plus grand nombre et n'est que la réalisation des promesses que la République porte en elle.

Au nom de l'avenir

Marqués par ses multiples engagements, qui correspondent à autant de moments de sa vie, tenus en des lieux et devant des assistances diverses – ici les députés représentant la nation, là des étudiants, des lycéens, ou encore des militants socialistes, français ou européens –, constituant autant d'aperçus sur sa pensée politique, ces différents textes n'en paraissent pas moins unis par une commune inspiration, qui repose dans la pensée du temps et de l'histoire de Jean Jaurès. « Jamais homme politique n'a eu plus d'avenir dans l'esprit », disait de lui Lucien Lévy-Bruhl. En effet, sa pensée et son action paraissent entièrement tendues vers et soutenues par un futur frappé du sceau de l'émancipation des hommes. En cela, Jaurès est une figure exemplaire du régime d'historicité moderne, qui se distingue par la prédominance du futur sur le passé et le présent. Le passé ne passionne Jaurès, historien et maître d'œuvre d'une monumentale Histoire socialiste de

la Révolution française, *que dans la mesure où il est possible d'y déceler un sens du temps, un « sens du siècle » qui annonce l'avenir. L'apostrophe qu'il lance à Barrès dans « Pour la laïque » en est l'expression la plus claire : « C'est en allant vers la mer que le fleuve est fidèle à sa source. » Quant au présent, il n'est, pour lui, qu'un « moment de l'humanité en marche ».*

Quelle est cette marche, quelle est la direction du temps et de l'histoire ? Elles peuvent être lues dans la solidarité entre trois moments, qui composent ce que Maurice Agulhon appelait un « grandiose triptyque » résumé en quelques phrases dans le « Discours à la jeunesse ». Premier moment : la Révolution française et l'instauration de la République, qui procède à une première libération des hommes en instituant l'égalité politique. Jaurès a consacré des centaines de pages à la Révolution, et rares sont les discours où elle n'apparaît pas. « Le phénomène historique qui a toujours exercé sur l'imagination et sur l'intelligence de Jaurès, disait Léon Blum, l'action la plus puissante, l'ascendant le plus rayonnant, c'est la Révolution française de 1789. » Car la Révolution, événement fondateur du monde moderne, porte en elle, en germe, la promesse de l'affranchissement total de l'humanité. C'est à la réalisation de ces potentialités qu'œuvre le socialisme auquel Jaurès dédie sa vie. Il s'agit d'adjoindre à l'égalité politique l'égalité sociale et économique : Jaurès est révolutionnaire dans la mesure où il entend poursuivre la Révolution française – tel est le deuxième moment, le « combat du jour ». Enfin troisième moment, qui rejoint les préoccupations immédiates du début du siècle, l'instauration, partout, du socialisme peut seul permettre l'établissement d'une paix universelle entre les nations, la sortie de la « paix armée » et des conflits qu'engendre inévitablement le capitalisme.

Extrait de la publication

Fondement de son combat politique, source irriguant ses discours et ses écrits, ce « sens de l'avenir » propre à Jaurès, cette poursuite de l'idéal, qui ne se résume en rien à un simple optimisme, touche à quelque chose de religieux : Jaurès parlait d'ailleurs volontiers de « foi socialiste » – d'où les débats postérieurs sur son rapport à la religion. Elle marque son appartenance à une époque travaillé par une crise du temps, et qui donne naissance à de multiples croyances contradictoires quant au sens de l'histoire. À la veille de la Première Guerre mondiale, dans un moment de crise de l'idée de progrès, où les théoriciens du déclin, à l'instar d'un Gustave Le Bon, trouvent une large audience, Jean Jaurès s'attache en effet de toutes ses forces à réaffirmer la possibilité, la nécessité même, pour les hommes de s'unir, afin de bâtir un avenir meilleur, qui soit la pleine réalisation de ce que l'histoire contient de promesses de liberté et d'égalité. Aujourd'hui, alors que le futur semble parfois perdre toute lisibilité, et n'être représenté que sous les traits de la catastrophe – écologique, sociale ou démographique –, cette confiance dans la marche du temps, qui est une confiance dans l'humanité, pour inactuelle qu'elle soit, garde toute sa résonance.

Thomas HIRSCH

Extrait de la publication

DISCOURS ET CONFÉRENCES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

IDÉALISME ET MATÉRIALISME DANS LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE

Conférence du 12 décembre 1894

Jean Jaurès a trente-cinq ans lorsqu'il s'adresse, à la fin de l'année 1894, au groupe des étudiants collectivistes, rattaché au Parti ouvrier de Jules Guesde et Paul Lafargue, pour expliciter sa conception de l'histoire. Trente-cinq ans, c'est encore un jeune âge pour un homme politique comme pour un philosophe. Cette conférence paraît pourtant intervenir au terme d'un double processus de maturation. Sur le plan politique, après un premier mandat comme républicain « opportuniste » et un premier échec aux élections législatives de 1889, Jaurès est devenu conseiller municipal à Toulouse, en charge de l'instruction publique. Surtout, il connaît, au tournant des années 1890, une évolution qui le conduit à se présenter, en 1893 pour la première fois, comme un socialiste. Son soutien aux mineurs de Carmaux – engagés dans une grève de dix semaines après le licenciement d'un des leurs en raison de son élection à la mairie de Carmaux en 1892 – le plonge dans la vie militante, et c'est sur le programme du Parti ouvrier français qu'il est réélu à la Chambre en cette année 1893. Il siégera dorénavant à gauche de l'hémicycle, avec le groupe socialiste. Quant à la philosophie, le jeune agrégé de 1881 a mis a profit son échec électoral pour

reprendre son enseignement à la faculté de Toulouse, et pour finir ses thèses : De la réalité du monde sensible*, sa thèse principale, et* Les Origines du socialisme allemand*, sa thèse latine. C'est donc en homme accompli, philosophe de plein droit, et politique déjà riche d'une expérience multiforme, qu'il prend la parole devant des étudiants du Quartier latin.*

« Voilà qui est formel. Les conceptions sociales de Jaurès sont liées à ses idées métaphysiques et religieuses » : l'affirmation de Lucien Lévy-Bruhl, auteur d'une des premières biographies du leader socialiste, fut longtemps tenue pour négligeable, le « martyr de la paix » laissant dans l'ombre le Jaurès philosophe. Depuis plusieurs années cependant, les spécialistes ont remis à l'honneur la philosophie de celui qui fut condisciple et concurrent de Bergson à l'École normale supérieure, et ont insisté sur la solidarité étroite entre sa réflexion et ses engagements, entre sa métaphysique et son action politique. Or « Idéalisme et matérialisme dans la conception de l'histoire » occupe à cet égard une place décisive. La pensée de l'histoire apparaît en effet chez Jaurès comme un point de passage privilégié entre philosophie et politique. Et cette conférence – une « déduction purement doctrinale » selon Jaurès, mais qui engage une conception particulière du socialisme – est immédiatement publiée en brochure, à l'instar d'un discours politique sur un sujet brûlant d'actualité.

De fait, en conciliant matérialisme et idéalisme, Jaurès se démarque du marxisme stricto sensu*, et tente de ménager une place plus grande à la liberté humaine et à l'idée de justice. L'histoire ne se résume pas, affirme-t-il, au jeu des rapports de production, à la succession des formes économiques de la société. Elle est aussi, dans le même temps et de manière indissoluble, la progressive réalisation d'un idéal de justice qui habite l'humanité. Cette synthèse entre le réel et l'idéal constitue, pour beaucoup, le noyau de la philosophie*

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHQN000470.N001
Dépôt légal : mars 2011

Extrait de la publication